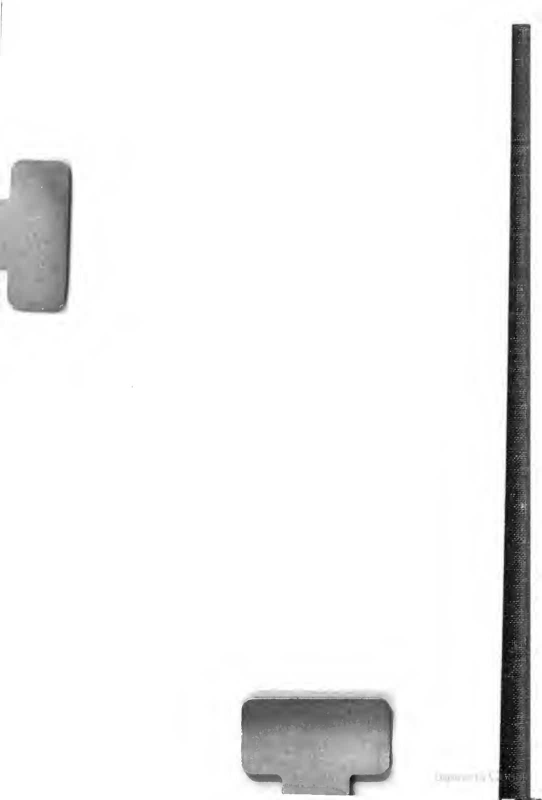




COPIE

D'UN MANUSCRIT TROUVÈ

DANS LE PALAIS DES TUILERIES

PARMI LA CORRESPONDANCE

DE L'EMPEREUR

Prix 75 Centimes

SARZANE
Imprimerie Civique Joseph Tellarini
1871.

COPIE

D'UN MANUSCRIT TROUVÈ

DANS LE PALAIS DES TUILERIES

PARMI LA CORRESPONDANCE

DE L'EMPEREUR



SARZANE
Imprimerie Civique Joseph Tellarini
1871.

Gentilissimo Sig. Tellarini

Ella mi ha chiesto la copia del manoscritto che si è rinvenuto nelle Tuileries fra le carte dell' Imperatore.

Ignoro se il Governo Francese lo abbia ancora stampato.

Al momento, io credo aver diritto di consegnarglielo tale quale si trova nelle mie mani poichè ne sono l' autore: Ella potrà stamparlo riservandocene la proprietà letteraria, non che la traduzione.

Le sarà agevole di scorgere che era stato scritto all' unico scopo di far respingere il progetto dell'organizzazione militare dell' esercito Francese, proposto dal Generale Changarnier, nel 1867 all' epoca della vertenza sorta tra la Francia e la Prussia per la questione del Lussemburgo.

Gradisca i miei saluti e mi creda il suo affettuoso

P. CASALTA D'ORNANO

Sire,

Je croyais avoir assez dit, dans les deux mémoires précédents, ce que c'est que la Prusse, et ce qu'il faut faire et entreprendre pour la combattre; mais voyant paraître chaque jour des brochures militaires rédigées par des hommes éminents dont l'autorité peut facilement fourvoyer l'opinion publique, j'ose prier encore, Votre Majesté Impériale, de lire avec quelque attention, ce que je vais écrire à la hâte sur le même sujet.

Je crois d'abord essentiel, de dire à Votre Majesté, que celui qui écrit ces lignes, n'a nullement envie de devenir un des flatteurs des Tuileries: — apprécier les hommes, les princes et les choses avec la plus ample indépendance, et à leur juste valeur, voilà sa tâche; et quand même le souverain voudrait lui offrir tout ce qu'il peut disposer, qu'il sache à l'avance que l'auteur n'accepte rien, parce qu'il écrit pour la Patrie et rien que pour la Patrie.

Il sera peut-être de mon devoir, de faire connaître à Votre Majesté, que vivant à la campagne, je ne puis écrire avec toute la broderie ou l'étiquette qu'on désire dans les Cours; mais cela ne me décourage point, puisque je pense que Votre Majesté par sa haute sagesse est au-dessus de ces petites coquetteries, qu'au fonds n'ajoutent rien à un noble sentiment.

Aujourd'hui, un journal militaire Italien rapporte un fragment d'une brochure, dont l'auteur est un vieux général d'Afrique: Celui-ci, par son écrit tendrait à dissuader le gouvernement de faire un appel au peuple français, avant d'entrer en campagne, et par conséquent à laisser l' organisation militaire de notre armée telle quelle est maintenant: *pour ne pas sacrifier,* ajoute - t - il, *la bonne organisation au nombre.* Quel que soit le mérite personnel de cet illustre écrivain militaire, et quelle que soit son expérience, dans ce moment, il donne un très - mauvais conseil au gouvernement de son pays: quant à moi, je me bornerai, à dire, que le pire pour nous aujourd'hui, c'est de trop délibérer, faisant surgir mille difficultés, et publiant dans les journaux certaines vues militaires qui peuvent nous être nuisibles: — Une fois qu' un projet est imprimé il est du domaine public, et tout le monde peut en extraire ce qu'il lui convient . . . .

Quoi ! lorsque l'ennemi occupe militairement notre frontière naturelle, qu'il est campé sur le sol de l'ancienne GAULE, nous sommes assez malheureux de nous contenter de la pure chicane. Ah! je vois bien qu'il faut plus que des phrases limées, il faut absolument des hommes et des canons, il faut recluter sans perdre un instant tous les citoyens aptes à porter les armes, sans chercher de si près l' âge et les catégories, si nous voulons prouver au monde, que nous n' avons pas dégénéré, et que le sang Celto - Latin coule dans nos veines.

Le projet de l'illustre général, dans la circonstance actuelle, n'a aucun mérite, et il faut le repousser; l' ouvrage que j'écrivis en 1864 pour l' organisation de l' armée italienne et qui est entre vos mains, et les vues que j' ai exposées dans

mon mémoire du mois d'Avril passé, nous offrent la plus simple et la plus immédiate organisation militaire de toute la nation.

Ce général croit pouvoir mettre l'Allemagne à ses pieds avec deux cent cinquante mille ou trois cent mille Combattants, il est opposé aux corps d'élites, et il suppose gratuitement qu'on ne puisse pas alimenter sur un point quelconque trois cent mille hommes, et en résumé, on voit qu'il s'imagine d'avoir affaire à des arabes.

Il sera peut-être permis à d'autres militaires qui ont vu plus d'une fois le feu, et qui ont étudié toute leur vie l'art de la guerre et les campagne des grands capitaines avec une certaine passion, et qui tiennent principalement compte du progrès de l'intelligence humaine comme de ses découvertes, de ne pas être d'accord avec ce Vénérable Nestor de l'armée française, et de se déclarer ouvertement contre son projet: parce que de nos jours, il faut le nombre, la bonne organisation et une excellente Artillerie; quant à la Cavalerie sur le champ de bataille, avec la précision que les armes portatives ont acquise, elle ne fera pas même peur à des conscrits qui aient quinze jours de service: elle peut cependant, rendre de bons services après une victoire pour talonner sans cesse l'ennemi, et éclairer les colonnes en marche. — Mais la grande question du jour entre les tacticiens, c'est de savoir, si les nations ont plus intérêt à mettre en campagne de nombreuses armées ou des armées ordinaires, je me rallie aux maximes du Marechal de Saxe, *et comme lui, je suis pour les gros bataillons*: il faut pourtant avouer que d'un côté et de l'autre il y a de très-belles raisons; mais l'application dépend spécialement du naturel

des peuples, des passions qui les dominent, des moyens financiers d'un État, du temps, de la circonstance, de l'adversaire qu'on aura en face, du génie et des tendances de ceux qui gèrent la chose publique.

Pendant les siècles brillants de la République Romaine, on disait à haute voix ce qu'on avait envie de faire: cependant les délibérations les plus éclatantes, n'étaient pas connues hors les murs de Rome. Le secret était une maxime du gouvernement, de l'ancienne métropole du monde.

Aujourd'hui, il le faudrait même davantage dans toutes les opérations militaires, parce que le télégraphe et la presse décèlent à l'Univers nos moindres actes et nos moindres pensées. — C'est Votre Majesté qui doit réunir en elle toute la sagesse de l'ancien sénat romain pour choisir le mieux à faire, et sans balancer.

Les généraux qui prétendent qu'on ne puisse pas alimenter dans un endroit déterminé et à jour fixe plus de trois cent mille hommes, peut-être ne tiennent-ils pas assez compte que les voies de communication sont maintenant très nombreuses dans tous les pays, que les correspondances avec les diverses administrations sont abrégées par le moyen du télégraphe électrique, le transport des vivres et des munitions très-rapide par mer et par terre, et qu'en un mot, il est plus facile aujourd'hui d'alimenter six cent mille hommes, lorsqu'on a une ligne de chemin de fer parallèle ou perpendiculaire à notre camp ou cantonnement, qu'il n'était facile d'alimenter cent mille hommes, il y a cinquante ans. Certes, l'alimentation deviendra très difficile lorsqu'on entrera dans les pays de montagne, où les voies de communication sont rares, les villages

pauvres et presque dépourvus de tout: alors il vaut mieux avoir de petites armées bien approvisionnées de vivres et de munitions, que d'en avoir une nombreuse et privée du nécessaire; — dans ce genre de guerre influe plus l'audace, l'énergie et la ruse que le nombre. Il ne faut non plus une grande armée lorsqu'on a affaire à des hordes barbares, qui n'ont aucune idée de tactique ni de stratégie, dont l'armement laisse beaucoup à désirer, des hordes dis-je qui ignorent ce que c'est qu'une administration, et la discipline militaire, et dont les guerriers portent seulement avec eux des vivres pour un certain nombre de jours, et qu'ensuite ils retournent à leurs tribus, de sorte qu'un général peut avoir aujourd' hui plus de cent mille hommes vis-à-vis, et demain n'en avoir pas vingt mille, et quel que soit leur nombre il suffit d'un simple retranchement bien flanqué pour les tenir en échec. Voilà, outre le défaut d'ensemble, les inconvénients qui font accabler une armée de barbares, et pourquoi les armées civilisées, disciplinées et aguerries ont tant d'avantages. Mais il serait bien étrange de raisonner ainsi ou de faire ces mêmes calculs, lorsque deux grandes nations comme la France et la Prusse entrent en ligne, et qu'on ignore quels sont nos alliés, quelle confiance on peut avoir dans leur foi politique, et quels alliés a notre ennemi: que la science répond à la science, le courage au courage, l'ensemble à l'ensemble, l'amour de la patrie à l'amour de la patrie, la discipline à la discipline, alors à mon avis, ce serait trés imprudent à ne pas tenir compte même du nombre de combattants; et à ne pas réflechir qu' une seule erreur peut nous causer une défaite; et je crois que tout homme de bon sens préférera que le gouvernement dépensa

quelque centaine de millions de plus, pour entrer en campagne avec au moins trois armées, et que toutes les trois soient d'une force imposante pour lutter contre toute l'armée prussienne séparemment jusqu' à ce que les autres armées la tourne. Chaque armée devrait avoir un effectif de trois cent cinquante mille hommes; et dans l'offensive comme dans la défensive les troupes seront toujours rangées de manière que dans la même Journée elles puissent s'aider réciproquement: ces trois armées auraient une réserve générale de quatre cent cinquante mille hommes, qui forment ensemble un million et demi de combattants, et quatre mille cinq cent canons. Ce n'est qu' à cette condition que nous pouvons conserver la suprématie des armes dans le monde. Ce serait bien malheureux si pour faire une petite économie au commencement d' une guerre formidable, nous éprouvions une défaite, perdre en un jour notre importance militaire et subir la honte de payer les frais de la guerre à l'ennemi. - Mes conseils sont désintéressés, et en écrivant je n'ai en vue que le bonheur et la gloire de ma nation, sans me soucier de celui qui la gouverne. . . Dieu veuille éloigner de votre Majesté, les hommes présomptueux qui se bercent d'illusions, qui donnent de mauvais conseils sans le savoir, et précipitent les empires dans l' abime . . . . J' espère trop dans la sagesse de votre Majesté, pour les voir repousser n'importe de qui, ils émanent.

Dans nos plans, dans notre organisation militaire, il faut admettre que la Prusse veuille se piquer d'audace et nous assaillir en France, et elle le fera s'il est vrai comme me l' annonce sa statistique militaire, qu' elle puisse avoir un million deux cent mille combattants sur les armes dans l' espace de

quinze jours; - elle peut alors de ses places fortes déboucher en Lorraine avec quatre cent mille hommes, avec une autre armée de même force passer le Rhin du Côté de Stallhofen, ou de Manheim et en peu de jours se donner la main pour marcher sur Paris faisant observer les places fortes sur leur communication. Or pour moi, il est évident, que trois cent cinquante mille combattants de l'armée française, placés sur la défensive entre Thionville, Metz, Nancy et Strasbourg, quelle que soit leur valeur ne pourraient résister à de si grandes masses, bien organisées, bien armées et surtout bien commandées. - Et positivement, comme je l'ai déjà dit, la valeur ne le cède à la valeur, l'instruction à l'instruction; ah! ce serait une folie impardonnable de ne pas tenir compte du nombre.

Vos généraux sont habitués à combattre en Afrique, ils ne connaissent nullement la grande guerre, et ils en négligent l'étude et les progrès; - et veuille le Ciel, que je me trompe. . . . . Un général peut compenser par son industrie un rapport porportionnel de cinquante mille hommes sur trois cent mille; mais quel que soit son génie, s'il a des adversaires seulement ordinaires, il ne balancera jamais la force de quatre cent mille hommes, qui le serrent de près dans le même jour avec des armes de précision. Je conviens qu'on pourrait les battre, s'ils venaient successivement faire des attaques partielles, et à de grands intervals: mais celle - là, n'est pas la tactique des prussiens; et puis il ne faut jamais supposer nos ennemis si nigauds, au contraire il faut s'attendre à en avoir, sept cent cinquante mille sur les bras dans un jour donné; et je vous assure, qu'aucun de vos généraux, sauf si ce n'est quelque jeune présomptueux, qui sera surpris à la première rencontre, ne se

flattera en de telles conditions de battre les prussiens.

A moi, ne peut me persuader l'objection du général Changarnier, qu'on ne puisse alimenter une si grande masse, car les troupes entrant en campagne doivent toujours avoir quatre jours de vivres à l'avance de cette manière on alterne, les distributions entre les différents corps d'armées et on donne les vivres secs, c'est-à-dire, qu'il ne soit nécessaire, d'être cuits pour les manger, et quand on a décidé d'une journée sur le champ de bataille, on peut réduire sur un seul point l'armée d'opération à un effectif de trois cent mille combattants, par conséquent une levée de la sorte, un million et 1/2, ou en masse, comme on dit vulgairement, sert pour donner un grand coup à jour déterminé, et ce ne sont pas les gardes nationaux qui tiendront tête à une armée victorieuse, en champ ouvert; —les gardes nationaux peuvent rendre cependant, de grands services derrière les murs et dans les villes . . . . .

Si on me disait, qu'il est impossible, que la Prusse seule puisse avoir un million, et deux cent mille hommes sur les armes, je serais porté à le croire, et je pense affermativement qu'il faut réduire d'un quart son effectif; ce qui reviendrait à neuf cent mille hommes, de cela, il faut encore retrancher le 15 pour 0/0 invalides ou éclopés et on aura le nombre précis de 755,000 combattans prussiens en 15 jours.

Il faut absolument, qu'on tienne compte du défaut de notre frontière; une simple erreur dans la disposition des troupes au commencement, nous causerait des désastres . . . .
(Voir le mémoire précédent).

Les prussiens occupent de très-belles positions pour l'offensive et la défensive, ils ont un grand avantage de pouvoir

se concentrer à notre insu au milieu de leurs places fortes et nous barrer le chemin avec des forces prépondérantes de tout côté . . . . ,

Si les prussiens prennent l'offensive, il faudrait que la France pût présenter soit en Alsace, soit à Thionville ou aux environs de Sarrelouis trois cent cinquante mille combattants en première ligne, n'importe où ils se présentent; et que les troupes soient échelonnées de manière à se soutenir réciproquement et que les grandes réserves puissent entrer en ligne au moins trois heures après que le feu est commencé. . .

Nous autres avec de folles gentillesses princières nous respecterons les neutres et les traités qui sont à notre préjudice: mais je vous assure que Guillaume tout en ayant Dieu sans cesse sur les lèvres, il a le diable dans le ventre; - il a deux consciences, une pour ce qu'il veut et l'autre pour ce qu'il ne veut pas, et il ne respectera rien, et vous fera la guerre en barbare avec la finesse de l' homme civilisé: - et avant que quatre ans s' écoulent vous aurez prise de corps avec lui et non seulement il veut englober l' Allemagne, mais je sais de bonne source qu'il prétend de porter sa frontière jusqu' à la Meuse; - et n' allez pas lui parler de *droit*, il vous répondra: *parce que cela me convient.*

Si le jour que vous déclarez la guerre vous avez 1,500,000 combattants bien exercés; - pour pénétrer en Allemagne le meilleur moyen est celui de la mer; si vous voudriez pénétrer par les principautés du Rhin, vous ne feriez qu' une guerre de routine et vous finiriez par vous casser la tête sans aucun résultat, et la guerre circonscritte dans cet échiquier serait indigne de la France.

Dans la guerre actuelle il ne faut pas s'occuper des places fortes, elles finissent toujours par tomber, quand vous avez détruit les armées en champ ouvert. Et ce n'est pas à vous que je dois citer plusieurs exemples, de l'histoire militaire, qui serviraient d'appui à ma thèse.

C'est par la mer, si vous voulez respecter les neutres qu'il faut pénétrer au cœur de la Prusse et rester sur la défensive en Alsace et en Lorraine. Quand vous aurez fait de grands progrès en Allemagne, alors on pourra prendre l'offensive au Rhin.

Il ne faut pas négliger les alliances surtout en Allemagne;-il faut que vous soyez certain de la conduite que tiendront les princes de ce pays, leur faire connaître par une sage politique, que la Prusse victorieuse, ils ont tout à perdre ; car, Guillaume aspire à en faire ses lieutenants, ou les envoyer même en exil, comme celui du Hanovre. Cependant ne vous fiez pas trop à leur bonne foi; dans un moment donné, ils pourraient se déclarer contre la France : par conséquent il faut se préparer à la guerre les considérant comme des ennemis naturels; . . . . . tant mieux, si ensuite ils ne se déclarent point.—Mais c'est votre diplomatie qui doit démêler tout cela : et à vous à être prêt à toutes les éventualités, car, vuos seul qui êtes investi d'un pouvoir sans bornes, vous serez résponsable devant la nation et devant la postérité des fautes et des négligences de vos courtisans, qui, à la vérité, semblent prendre à tâche de vexer tout le monde.

Le grand monde politique, que je puis approcher, m'assure qu'en cas de guerre vous serez seul, et quels que soient les malheurs que le destin vous inflige, personne n'en sera touché.

Ainsi, il ne faudra pas se dissimuler, que la France aura affaire avec la puissance la mieux organisée militairement, où tout le monde est disposé a faire son devoir, et où il n'existe aucune dissention politique à l'intérieur, si ce n'est dans le Hanovre.

La Prusse, aidée par la politique la plus rusée aspire à la conquête, et à plâner sur toute l'Europe: - je rencontre souvent des officiers d'Etat-Major prussiens, qui ne me cachent pas leur haine contre la France, et les aspirations belliqueuses de leur souverain.

Les généraux prussiens se croient les premiers stratégistes et tacticiens du monde, il faudrait à la première rencontre leur abaisser cette prétention: dans tous les cas, cela, ne sera jamais avec vos généraux de cour, ou de salon, qui, ignorent non seulement les grandes opérations de l'art de la guerre, mais les opérations mêmes secondaires; ou avec les routiniers qui s'imaginent que combattre contre la Prusse, soit la même chose que de combattre contre les marocains: qu'ils se bercent de ces folles pensées, et vous verrez, dans quelle abime vous tomberez, quand vous serez vous et eux au dénouement du grand drame . . . .

Souvenez - vous qu'il faudra mettre en mouvement toute la France, non seulement pour battre la Prusse, mais en imposer à toute l'Allemagne si elle se déclare en masse contre nous; - il faut toujours penser au pire des événements. — Si vous vous laissez surprendre vous tomberez avec honte. . . ,

Puisque cette malheureuse question du Lexembourg vient de surgir, il nous reste à prouver que nous sommes les enfants de cette vieille France, qui a l'habitude d'aller chercher

ses ennemis n'importe où ils se trouvent, que nous sommes les rejetons de l'ancienne Rome; - et nous devons garantir à toute la race Latine sa civilisation et sa liberté.

Si nous faisons tant d'entrer en ligne, il faut traiter à la Marius, les descendants des Cimbres et des Teutons: les prussiens nous ont toujours montré en 1792 et en 1814, qu'ils sont toujours barbares; - ils ne respecteront rien: c'est pour cela, que dès le commencement de la guerre on doit les mettre hors le droit commun des gens civilisés . . . . Il faut prendre toutes les mesures afin que la Prusse garde un terrible souvenir de notre passage pendant des siècles, et que la terre tremble sous nos pas.

Quant aux finances, il est évident, que si la guerre devrait durer plus d'un an, une nation, quelles que soient ses ressources, avec de si grandes masses sur les armes, elle serait ruinée; mais si on veut bien considérer qu'avec une levée de tous les hommes valides sans exception, on termine la guerre en 40 jours, et avec une armée ordinaire comme la veulent vos généraux routiniers, il faut des années, et on court le risque de se faire écraser éparpillés, si on ne vous donne le temps de vous concentrer.

En admettant qu'on ait une armée de 750,000 hommes, et qu'il faille continuer la guerre seulement un an: avec cet effectif on dépensera plus que si on aurait en entrant en campagne une armée d'1,500,000 hommes pendant trois mois, et je puis même dire à coup d'œil qu'on aura plus du double de journées de paie.

Ce serait un grand malheur pour nous, si au moment de la déclaration de guerre vous n'auriez vos soldats que sur le

papier, que le peu de soldats qu'on a, soient loin de la frontière, et enfin que l'armée ne fût organisée suivant les principes militaires qui se développent de nos jours; alors malheur à la France . . . . . que de sang répandu maladroitement . . . . .

Organisez, Organisez sans relache l'armée, mettez-vous au plus-tôt à la hauteur de la Prusse, pour l'armement, tâchez d'avoir une artillerie legère qui paralyse en attendant le feu des fusils à aiguilles, - examinez bien que le fusil prussien fait peu d'effet à plus de 600 mètres, a trois cents mètres au contraire il est terrible.

Souvenez-vous enfin, que ce n'est qu'avec une force imposante, qu'on peut tenir en échec la Prusse et que nous pouvons nous garantir d'une invasion, et qu'à cette seule condition nous serons certains de conserver la gloire militaire, au bénéfice des peuples opprimés.

Souvenez-vous qu'il ne sied pas à un grand peuple d'attendre l'ennemi dans ses foyers, au contraire il faut aller le dénicher où il se trouve et le châtier avec la plus grande vigueur pour avoir eu même la pensée de venir en France, ou de défier la grande nation, cette mère des plus grands guerriers: Mais je vous observe avec une pleine connaissance de cause, que ce n'est pas avec 250,000 combattants comme disent et écrivent vos Nestors de l'armée française, que vous mettrez la Prusse à vos pieds . . . .

Vos généraux aux moustaches grises me font rire, quand ils écrivent cela, et leurs assertions me prouvent qu'ils ne sont au courant de ce qui se passe. Comme j'ai déjà dit dans mon précédent mémoire où j'ai développé les points à attaquer et

à défendre: la Prusse doit être mise hors le droit commun, ce qu'elle a fait à Francfort sur le Mein est indicible, particulièrement contre les juifs, imaginez-vous si elle entre en France, et qu'elle nous surprenne sans être armés, elle a soif de tout, elle dévorera tout.

Vous ne faites pas assez voyager vos officiers d'Etat-Major et ceux des armes spéciales, qui connaissent plusieurs langues, pour vous renseigner ; - du temps du *papa* Louis Philippe, de ce roi pacifique, tous les officiers travaillaient, et la science militaire par une étude assidue faisait de grands progrès. Sous l'Empire il ne faut pas qu'on s'endorme, ou les barbares viendront vous réveiller dans Paris.

Prenez bien vos précautions, vous aurez la guerre, si ce n'est cette année pour le Luxembourg, ce sera une autre, pour un motif quelconque; mais le Nord veut imposer ses lois à la France et à toute la race latine.

Devenez plus libéral, donnez toutes les libertés au peuple, organisez l'armée française, et puis n'attendons pas les prussiens chez nous, entrons dans leur pays, portons-y nos tentes et nos penates, employant la maxime du vieux Caton : *la guerre nourrit la guerre,* et visons à la réduire à néant... Elle est décidée à en agir ainsi envers nous, elle n'attend que le moment favorable.

Il faut faire venir d'Afrique plus de cent mille arabes, les lancer à corps perdu contre la plus infâme des nations : tout ce qu'ils prennent qu'il soit à eux, et de plus leur faire entendre que les prussiens sont les ennemis de leur religion, qu'Allah et Mahomet le saint prophète, leur tiendront compte du mal qu'ils feront à ce reste de Cimbres et de Teutons.

Ce n'est qu'en écrasant l' orgueil des prussiens que vous pourrez devenir populaire en France, c'est alors seulement que votre pouvoir sera basé sur l'amour du peuple; mais gardez-vous que les ennemis du dehors ne fassent brèche au cœur de la France, dès ce jour, vous serez perdu, et toute votre moucharderie ne vous sauvera pas.

Un Monarque qui entende la guerre, doit marcher à la tête de son armée: quand cela ne fut-ce, que pour éviter la jalousie entre les généraux, *et se souvenir que le succès repose autant sur le génie du chef que sur la valeur du soldat*, qu'il prenne aussi bien garde de ne jamais divulguer ses intentions, et ensuite qu' il court à l'improviste sur le prussien.

Le caractère du peuple français est pour l'offensive. Prenez, par conséquent, toutes les mesures pour faire en cette circonstance une guerre courte et rapide, une longue guerre finirait par ralentir la discipline et épuiser toutes les ressources de la France.

Les ressources, la valeur, la discipline et l' abnégation personnelle sont le principal moteur de la victoire, et le solide fondement d'un Empire. Lorsque Rome tirait de la charrue ses grands capitaines pour commander ses invincibles armées; que la vertu présidait à toutes les actions du plus grand peuple de l'antiquité, les mêmes généraux qui avaient enrechi le trésor public et fait de grandes conquêtes, se contentaient de servir sous les ordres de leurs successeurs avec élan et dévouement: ne voyant partout que la Patrie et l'aigle romaine; mais dans l' armée française il y a peu de modération et de modestie, et un général qu' à peine saura le règlement de 1833, il s' imaginera d'être un grand capitaine, et s'il a seulement un jour

de plus de rang d'ancienneté, il sera fâché d'obéir à son collègue qui aura de l'instruction, et sera doué du feu sacré. Et un mécontent ne fera jamais rien de bon, rien de glorieux, rien de juste, alors il vaut mieux prendre les colonels et en faire des généraux et des maréchaux de france. — De ma retraite je ne cesserai jamais de dire au gouvernement de mon pays, quel qu'il soit, qu'il ne suffit pas d'entendre la guerre, mais de savoir choisir l'à propos pour la faire, et pour cela il faut d'abord observer si à l'intérieur existe un parfait bon ordre: car le souverain qui craint ses sujets fût - il un Dieu, ne pourra jamais prendre une énergique résolution contre l'ennemi commun qui est à notre porte. Dans l'armée française il ne devrait y avoir plus de remplaçants, à tous les citoyens sans exception incombe le devoir de servir la patrie, et quelle que soit leur fortune, elle doit disposer de leur bras et de leur sang. Dans cette nécessité, il faut que les pères de la patrie établissent comme une loi inviolable qu'un français doit vaincre ou mourir, avec une semblable maxime dans nos mœurs et dans nos institutions, quand même nous éprouverions, une défaite, les guerriers se rallieront toujours, comme l'ancienne famille des Fabius, au drapeau pour combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Enfin n'oubliez pas en entrant en campagne de faire entendre aux petits princes de l'Allemagne que pour le bonheur de leurs peuples, ils restent au moins neutres dans ce grand conflit; - qu'ils n'attirent la guerre dans leurs foyers pour le seul plaisir de sauver leur oppresseur: certes, ces princes gouvernent leurs Etats paternellement et avec justice; et dans cette circonstance, vous ne pourriez entrer en Allemagne que pous-

sé par la main de Dieu, et seulement pour protéger le faible et châtier l'orgueil d'un insolent, qu'avec des paroles mystiques sur les lèvres enlève sans remords le patrimoine à ses frères, faisant consister sa grande gloire dans la possession de quelques héctares de sol de plus ou de moins à gouverner! Moi, à l'égard de ce Prince, je vois se manifester à mes yeux la parabole de Nathan à David et je suis persuadé de la sainteté de notre mission. Je veux même espérer que les princes d'Allemagne n'auront pas en si peu de mois perdu le souvenir que la voix de la France après Sodowa leur a conservé cette ombre d'autorité qui leur reste, et un trône miné chaque jour par la convoitise du Roi de Prusse. . . — Si malgré les sages avertissements de Votre Majesté, Dieu les aveugles au point de se rendre solidaires des insolences de la Prusse, ou qu'ils se plaisent dans l'esclavage comme les compagnons d'Ulysse: il faudrait les traiter alors sans pitié et sans merci. Ah! malheureusement la Prusse après les avoir fouettés, elle sera assez rusée pour les faire ranger sous son drapeau, afin d'accabler la France; mais quelques années après, ils peuvent tous tant qu'ils sont, se préparer à chercher un refuge à l'étranger.

Le roi de Prusse est notre plus exécrable ennemi, contre lui il faut faire une guerre à mort: dès le premier jour qu'on entre en ligne, il faut que notre flotte brûle celle de la Prusse, bombarde toutes les villes sur la côte de la mer du Nord, coule tout à fond; les canonnières feront tous les efforts pour remonter le long de l'Elbe pendant la marée; entrer dans le Veser pendant la nuit, bombardant partout jusqu'où elles peuvent arriver, les gros navires peuvent remonter ce fleuve jusqu'à environ seize kilomètres, les canonniè-

res iront beaucoup plus loin ; mais pour ces entreprises il faut des marins audacieux qui ne considèreut jamais le mal qu'il leur peut survenir, mais celui qu' ils peuvent faire. Ceux qui se distinguent le plus dans ces entreprises, il faut les récompenser avec éclat, ceux qui reculent pendant le danger Il faut les pendre pour lâcheté et afficher le jugement dans leur pays natal. Si les prussiens entrent en France, alors il faut absolument faire une descente dans le Hanovre, il faut imiter Agathocles qui alla menacer Carthage pendant que les Carthaginois l'attaquaient en Sicile, et Scipion qui fit une descente en Afrique pendant qu'Annibal était aux portes de Rome; - prendre terre au golfe de Dollart, à Emden, se saisir de la voie ferrée pour traverser le plus facilement possible le pays marécageux, suivre immédiatement le chemin de fer qui mène à Lingen et sur la dernière ramification de la montagne Thiringen — Wold qui domine le cours de l'Ems, afin d'atteindre Munster au plus - tot, et prendre de revers les colonnes prussiennes qui marchent au Rhin; mais il est évident qu' il faut que les troupes soient trés manœuvrières pour exécuter de semblables mouvements tournant.

Je crois qu'il serait bien avant d' entrer en campagne, de dessiner les uniformes militaires des diverses puissances qui peuvent nous être amies et ennemies, et les tenir affichées dans les casernes, afin que pendant les combats il n' arrive des surprises ou des malentendus.

Si l'Allemagne du Sud se déclare contre nous, il faut à la France l'alliance de la Hollande et de l'Italie, être en bonne relation avec l'Autriche, et surtout ne pas attendre les Allemands en France, dussions - nous payer les frais de guerre

à tous nos alliés, ouvrez la main, et coûte qui coûte il faut se jeter en Allemagne à la tête de tout le peuple français: contentons - nous, dans notre invasion de faire observer les places fortes ennemies sur la rive gauche du Rhin par la garde mobile qu'il faudra desuite former, et à mesure que cette arme se renforce, les premières troupes qui font le siége des places à la frontière passent à leur tour le Rhin pour occuper le pays conquis. Mais ce qui facilitera beaucoup notre marche dans le Sud, c'est si nous avons l'alliance avec l'Italie et qu'on puisse obtenir de l'Autriche le passage pour arriver en Bavière, alors une armée italienne concentrée entre Desenzano et Verone, qui profitant de la navigation du lac de Garde se transporte à peu de kilomètres de Trente, l'autre partie est transportée directement par le chemin de fer jusqu'à Botzen; ainsi, en peu de jours cette armée atteindrait Inspruck, et s'il y a bonne entente avec l'Autriche elle passerait rapidement la porte Claudienne déboucherait dans la vallée du l'Isar, il faudrait qu'elle fit un détachement vers la source du Lech par Reutter et Wils, afin d'observer la place forte de Füsen: avant de dépasser Inspruck, il faut penser à faire ce détachement, lequel de cette ville se dirigera au Nord Ouest parallèlement à l'Inn, pour garantir complètement la Communication de ce côté. — Le corps qui traversera le Tyrol doit - être muni de bonnes armes avec une excellente artillerie se chargeant par la culasse, il est essentiel qu'il y ait quelques régiments de cavalerie. Il faut absolument que ce corps d'armée ait la paie et les vivres, au moins, assurés pour huit jours après son entrée en Bavière; mais dès que le général de cette armée aura atteint les rives des lacs Wurm et Ammer, sauf les mu-

pitions il doit se passer de toute indemnité de la part de sa nation. Il faut qu'il fasse vivre sa troupe aux frais de l'ennemi, et de manière à ôter l'envie à la Bavière de se mêler de guerre une autre fois.

Lorsque le vieux *général d'Afrique*, nous dit d'un ton magistral; *que notre infanterie est négligée et épuisée, par l'effet de la manie de faire des corps d'élites*; je crois qu'il a tort, car les corps d'élites, sont les ressorts moraux qui excitent l'émulation et l'enthousiasme dans l'armée, et certes, il faudrait bien de la peine à nous prouver que les zouaves les turkos, les chasseurs à pieds et une grande partie de la garde ne soient de l'infanterie dont l'élan est proverbial. Ce n'est pas par là, que nous pêchons, c'est par le nombre, par le défaut d'étude de l'organisation de notre adversaire et de ses moyens de défense. — Que nos généraux, nos comités d'Artillerie et de défense nationale, ne s'arrêtent pas longtemps à l'organisation régimentaire, nos unités tactiques sont irréprochables; mais qu'ils se mettent au plus-tôt et parfaitement au courant des systèmes d'armement, des découvertes que font les étrangers et qu'ils tâchent sans retard de porter la France à leur niveau: quand il s'agit du salut d'une nation il ne faut jamais marchander.

L'artillerie prussienne est formidable, trouver par conséquent le moyen d'abréger les distances, et d'aborder l'ennemi corps à corps, même par des attaques pendant la nuit.

Il est d'abord nécessaire dans cette circonstance de faire front avec avantage au fusil prussien se chargeant par la culasse: il faut mettre à contribution toute l'intelligence des physiciens et des chimistes pour créer un engin qui dévore tout.

Si la France est réduite à employer pour sa défense des moyens ordinaires, alors il faut que nos tirailleurs soient exercés à bien ajuster, qu'ils soient déployés à 800 ou 900 mètres de la ligne ennemie, et puis il faudra qu'ils s'acheminent ventre à terre jusqu'à 450 ou 500 mètres, de cette distance, les chasseurs à pieds peuvent facilement éclaircir les rangs ennemis profitant du moindre abri et du moindre accident de terrain, à deux cents mètres de cette première ligne de tirailleurs il y aura une autre chaine, qui ne fera pas feu; mais restera embusquée, observant toutefois, que dans les déploiements des deux lignes de tirailleurs, les intervals soient restreints à cinq pas, et toujours disposées pour faire un feu de lignes successives si l'occasion s'en présente: dans tous les cas quand il y a de nos hommes en avant, la ligne de tirailleurs qui est après ne tirera pas, et les officiers et sous-officiers y doivent veiller afin d'éviter les inconvénients qui pourraient surgir par la maladresse des hommes qui sont en deuxième ligne: en plus de quarante combats que j'ai pris part, j'ai pu apercevoir que le feu derrière trouble toujours les combattants de la première ligne, et n'importe à quelle nation ils appartiennent . . . . .

Pour opposer une efficace résistance à l'infanterie prussienne qui est bien exercée et bien armée, il faut avoir des pièces légères que les soldats puissent facilement trainer sur les collines, et à ces pièces il faut y attacher des groupes de tirailleurs pour les protéger: deux bons tireurs par compagnie seront destinés à tirer sur les généraux et officiers supérieurs, ces hommes auront une longue vue et seront spécialement exercés à juger les distances: et dès qu'ils aperçoivent un

homme à cheval au milieu de l'infanterie tous ces tireurs choisis doivent immédiatement le viser.. Mais l'étude sérieuse et approfondie de nos généraux, doit-être principalement portée sur le rôle que doit jouer l'artillerie d'un coté et de l'autre, quelle sera la projection, la justesse du tir, et la quantité de bouches à feu qu'on mettra en action un jour de combat. Si nous pouvons avoir une artillerie supérieure à la prussienne nous arriverons à aborder l'ennemi, et là, est pour nous la clef de la victoire.

Si pendant que nos tirailleurs criblent la ligne ennemie, d'une distance où le fusil prussien ne peut atteindre, que notre artillerie porte le ravage dans ses rangs, l'ennemi voudrait tenter une attaque pour nous chasser de notre position, qu'on ait le soin d'avoir une réserve de pièces se chargeant par la culasse afin de tirer en écharpe, et dès que l'ennemi est à trois cents mètres, commencer à tirer avec des boites à balles, disposer aussi sa cavalerie pour se jeter immédiatement dans les flancs de la colonne ennemie.

Dans une pareille circonstance les tirailleurs qui couvrent notre position se retirent à la voix de leur chef; *mais sans faire la moindre sonnerie d'en retraite, ou de cesser le feu, tout cela doit être absolument défendu pendant le combat.*

Les tirailleurs se retirent assez vite à l'avertissement de leur chef, pour démasquer le feu de l'artillerie et de l'infanterie qui est en position, ayant cependant soin de faire feu en retraite et marchant rasant la terre; si le feu de notre mousquetterie et de notre artillerie n'arrête pas l'élan de l'ennemi, quand il sera arrivé à cent pas on fera une dernière décharge et puis il faudra se précipiter à sa rencontre à la bayonette.

Un général est expert dans son métier, quand il est doué de résolution, qu'il se rend sur le terrain de l'action aux premiers coups de fusil, qu'il dispose ses troupes suivant le terrain, quand il lit bien dans sa carte, qu'il compasse tous ses mouvements, sans rien abandonner au hasard, quand il sait employer la combinaison des trois armes, qu'il connait le moral de ses troupes et celui de l'ennemi, qu'il est calme dans le combat visant à gagner l'objectif; qu'il avait en vue la veille de la bataille; s'il n'a pas le nombre de troupes nécesaire à son entreprise, si l'armement de son armée n'est pas à la hauteur de celui de son adversaire; dans ce cas: s'il y a un blâme à infliger, c'est au gouvernement, car par sa négligence il compromet la nation.

Si on commence la guerre avec un petit effectif de combattants, on met tout en danger: et même avec des victoires au commencement de la campagne, je vous prédits des malheurs. . . . Je vois que nous serions réduits au rôle de Pyrrus en Italie; et il ne faut pas se dissimuler qu'en éprouvant un échec on démoralise la nation, le vainqueur sans ménagement nous prend des provinces, dicte en maître la loi dans nos foyers, nous fait payer des millards pour frais de guerre apré s'être emparé de tout, et devenant faibles, tout le monde en Europe devient notre ennemi, pour profiter de la curée.... Quel triste sort pour un Monarque d'être réduit à une si misérable condition!.. et d'assister à la décadence précipitée de sa nation. . . . . Alors il a beau se tourner à droite et à gauche, même ses amis l'abandonnent et fort heureux s'il n'est pas injurié dans son malheur !

Sire, Croyez-en la faible expérience d'un homme qui s'est donné la peine d'étudier toute sa vie l'art de la guerre, qui

n'a pas l'habitude d'encenser les hommes, mais qui aime avec véhémence son pays, et qui fera toujours des veux pour la gloire de la France et pour le triomphe de son drapeau, sans égard à celui qui le porte, et dont les conseils, vous pouvez en juger vous même, pour le moins sont très-désintéressés . . . . .

Je suis bien pénétré que les tacticiens qui conseillent une grande leveé, quand cela ne fut-ce que pour 70 jours, ils ont beaucoup plus de raison que ces généraux, qui ne peuvent se délivrer de la vieille routine et qui s'imaginent gratuitement que combattre contre les prussiens, soit la même chose que de combattre contre les biduins.

Quand on a affaire contre un peuple barbare sans administration, il est évident qu'une petite armée bien organisée en aura toujours raison si elle est commandée par un général prudent qui sait saisir l'occasion de l'engager à propos: pendant huit jours il peut voir caracoler devant lui des milliers de cavaliers hardis, et une immense ligne de combattans; mais ceux-ci se présentent sans ordre et sans discipline. Choisissant une bonne position on tient toute la horde en échec ou on la brise si elle vient se heurter contre une muraille d'airain: mais ce qui donne gain de cause à un général habile, c'est d'attendre l'à propos. Les barbares portent ordinairement chacun ses vivres et pour un nombre de jours déterminés: quand ils finissent, chacun retourne à son foyer pour en rechercher de sorte qu'un général peut avoir en présence aujourd'hui une nombreuse armée et trois jours après en avoir seulement un cinquième; mais est-ce, un calcul semblable qu'il faut faire vis-à-vis les prussiens ? J'ai étudié leurs institutions mi-

litaires, leur administration, leurs livres de tactique et de fortifications, tous les ouvrages scientifiques qu'ils ont publié, et d'après ma manière de voir, s'ils nous ne surpassent, pour le moins il faut avouer qu'ils sont à notre hauteur, et pour l' organisation militaire ils nous précèdent et de beaucoup. La Prusse n'est pas une nation, c'est un camp retranché surveillez-là, elle est à notre frontière libre de faire une pointe, et tôt ou tard, mais avant que quatre ans s' écoulent vous l'aurez sur les bras, et malheur à vous, si vous n' êtes pas prêt à la guerre . . . .

Je supplie tous les généraux de mon pays, d' apprécier sans préjugés nos forces et celles de l' ennemi à leur juste valeur avant de s' engager dans une guerre pénible et très meurtrière: calculer notre attaque et la résistance qu'on nous opposera, et prévoir à tout avec prudence.

Lorsqu' une grande nation comme la nôtre, est toute sur les armes, qu' elle est bien dirigée, qu'elle a de grandes voies de communication pour atteindre la ligne ennemie, une marine formidable pour menacer sur divers points, et faire des descentes armées et en grand nombre, la guerre dans de telles conditions pourra durer tout au plus cinquante jours.

Ceux qui donnent le conseil de ne pas se préparer à la guerre, les députés qui n' accordent pas le budget, doivent avoir tous une arrière pensée, qui est au détriment de leur patrie: Ils ne connaissent pas l'entourage du Roi de Prusse et ses tendances à la conquête, et de plus ils se font illusion ne connaissant pas la force réelle de leur adversaire.

Moi ayant voyagé, et écrit l' esprit des diverses armées de l'Europe dans un journal militaire, et le droit des gens appli-

qué à l'art de la guerre, il m'a fallu faire une étude spéciale de cette nation, et je vous le dis à haute et intelligible voix: *la Prusse nous menace*. Tenons-nous sur nos gardes. Peu importe ce que peuvent penser les avocats de la chambre, les agioteurs de la bourse, les tacticiens rontiniers, il faut qu'un gouvernement sage et éclairé tienne compte de toutes les opinions; mais plus particulièrement de cette loi suprême, qui nous impose le devoir de sauver l'honneur et l'existence d'une grande nation. La seule, qui ait un code en Europe, dégagé de tout préjugé féodal et que victorieuse respecte les vaincus et les mets au niveau du citoyen victorieux. Certes, ce serait un grand malheur pour l'humanité, que la nation, qui jusqu'à présent a garanti à l'humanité ses droits, qu'elle fût la proie des barbares et subjuguée: dès ce jour la raison et le droit n'auront aucune force et notre chûte, c'est la complète décadence de l'humanité . . . .

Je vous en conjure, Sire ! faites appel à toute la nation; Armez-là, et donnez toutes les libertés, si une défiance quelconque vous domine, vous ne pouvez commander, cédez le poste à d'autres ou à la République, pour combattre l'ennemi il faut être l'un pour l'autre. Si vous doutez descendez du trône, et ne laissez pas amener la France au bord de l'abîme . . . .

Toute la responsabilité pèse sur vous, et sur vous seul, quoique vous seriez mal servi et même trahi.

Armez, armez toute la nation ou la France est perdue...

Enfin quelle que soit votre décision je m'estimerais heureux s'il me fût donné de prendre part à cette guerre nationale n'importe à quel titre, et prouver par les faits qu'en toute

circonstance je saurai combattre et mourir pour mon pays.

J' espère que vous serez assez philosophe pour pardonner le style libre d'un vieux soldat. Que voulez - vous, je ne connais nullement le langage des cours, je n'ai jamais approché un de ces hommes à livrée; par conséquent, je ne sais pas comment ils parlent: je pense pourtant, que je me suis exprimé assez clairement pour me faire comprendre, et c'est tout ce que je souhaite.

De Votre Majesté Impériale,
Le très - humble serviteur
EX COL. POLINDOR CASALTA D'ORNANO

Saint Térence sur le golfe de Spezia
Mai 1867.

A Sa Majesté l'Empereur
des Français Napoleon III
PARIS